

PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR
WWW.MARSDISTRIBUTION.COM

CADOR.IT © LE CERCLE NOIR POUR SILENZIO PHOTOS: ANDONELEGRAND - ERIC CARO



PHILIPPE ROUSSELET PRÉSENTE

BENOÎT POELVOORDE
**DU JOUR AU
LENDEMAIN**
UN FILM DE PHILIPPE LE GUAY

PHILIPPE ROUSSELET PRÉSENTE

BENOÎT POELVOORDE

DU JOUR AU LENDEMAIN

UN FILM DE PHILIPPE LE GUAY

AVEC ANNE CONSIGNY ET RUFUS

DISTRIBUTION

MARS DISTRIBUTION
1, PLACE DU SPECTACLE
92863 ISSY-LES-MOULINEAUX
TÉL. : 01 71 35 11 03
FAX : 01 71 35 11 88

PRESSE

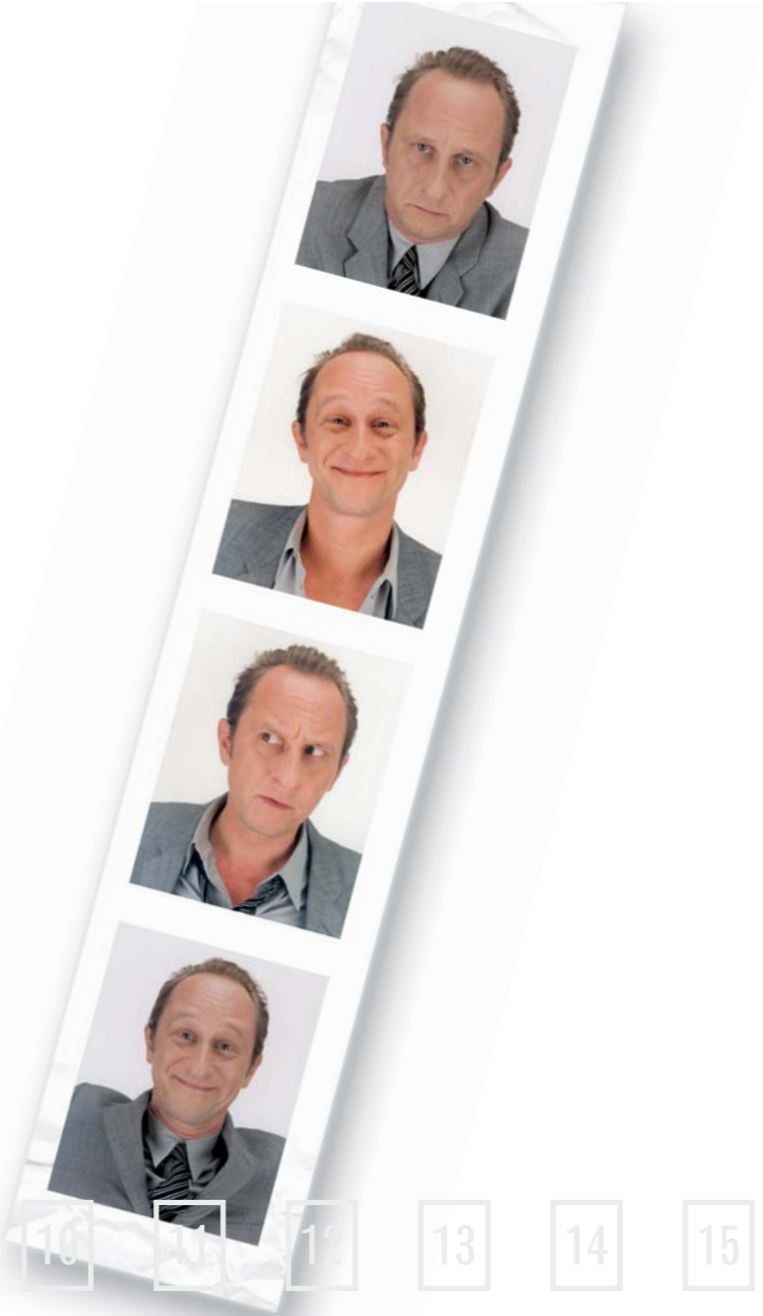
ANDRÉ-PAUL RICCI ET CHRISTOPHER ROBBA
6, PLACE DE LA MADELEINE - 75008 PARIS
TÉL. : 01 49 53 04 20 / 01 53 40 88 04
FAX : 01 43 59 05 48 / 01 53 40 88 26
APRICCI@WANADOO.FR / CONTACT@ROBBAPRESSE.COM

SORTIE NATIONALE LE 15 MARS 2006

DURÉE : 1H33



SYNOPSIS



*DÉCIDÉMENT, LA VIE EST BIEN INGRATE POUR FRANÇOIS BERTHIER.
UN CHIEN HURLE LA NUIT ET L'EMPÊCHE DE DORMIR, SA MACHINE À CAFÉ LUI EXPLOSE AU VISAGE ; À LA BANQUE, SON CHEF DE BUREAU L'AGONIT D'INJURES...
ET PUIS, DU JOUR AU LENDEMAIN, TOUT CHANGE :*

LE CHIEN N'ABOIE PLUS, LA MACHINE FAIT UN EXPRESSO DÉLICIEUX, LE CHEF DE BUREAU S'EXCUSE DE S'ÊTRE ÉNERVÉ LA VEILLE...

QUE SE PASSE-T-IL ? ÉTONNÉ PAR CE REVIREMENT DE FORTUNE, FRANÇOIS CHERCHE À EN COMPRENDRE LES RAISONS.

QUELQUE CHOSE AURAIT-IL CHANGÉ DANS SON ATTITUDE ? MAIS NON, IL EST RESTÉ LE MÊME.

LES JOURS SUIVANTS, LE SUCCÈS S'INSTALLE DANS SA VIE.

FRANÇOIS S'INQUIÈTE POUR DE BON, COMME SI LE MONDE CONSPIRAIT SECRÈTEMENT EN SA FAVEUR...

APRÈS TOUT, ET SI LE BONHEUR ÉTAIT INSUPPORTABLE ?



ENTRETIEN AVEC PHILIPPE LE GUAY

Votre filmographie se distingue par sa variété de thèmes. Vous avez abordé le drame intimiste (TROIS HUIT) ou la comédie chorale (LE COÛT DE LA VIE). Comment définiriez-vous votre nouveau film, DU JOUR AU LENDEMAIN ?

C'est une fable contemporaine, avec un point de départ quasi fantastique. L'histoire met en scène un homme en proie à mille petites agressions, des vexations, des contrariétés qui n'ont en soi rien d'exceptionnel. Dans une société urbaine, c'est le tissu dans lequel chacun de nous évolue. Et brusquement, du jour au lendemain, la vie de cet homme va s'éclairer, tout ce qui lui faisait violence va tourner en sa faveur. C'est comme si le monde s'accordait à ses désirs... Il cherche une explication à cet enchantement, et il n'en trouve pas ! Il y a donc ce postulat un peu magique, mais qui se déroule dans un univers réaliste. Visuellement, j'ai tout de suite songé à l'univers des dessins de Sempé : des décors immenses avec un tout petit personnage qui s'étonne. Sempé est un champion de l'observation quotidienne, et en même temps, tout est réinventé. Chez lui, il y a un mélange de légèreté et d'inquiétude.

Vous définissiez le ton de L'ANNÉE JULIETTE comme une «comédie inquiète»...

Si je pouvais être l'auteur d'un genre, j'aimerais que ce soit celui de la comédie inquiète. D'un côté, j'éprouve un désir de légèreté quand j'aborde une histoire, et de l'autre, la vie m'apparaît dans sa violence et sa barbarie. Même dans une comédie, j'essaie de restituer cette cruauté, cette forme d'inquiétude.

Comment avez-vous développé le scénario ?

C'est Olivier Dazat qui a apporté le scénario original. Il avait écrit un premier traitement où il y avait une explication un peu loufoque : le personnage était observé et manipulé par les services secrets ! Nous avons choisi d'enlever cette justification, un peu comme dans UN JOUR SANS FIN d'Harold Ramis, un film que j'admire énormément. On ne saura jamais pourquoi tout s'est arrangé le mardi, c'est un postulat !

Et puis nous nous sommes concentrés sur le personnage principal. François Berthier vit le bonheur comme une imposture, comme une lettre qui serait adressée à la mauvaise personne. Cocteau disait que le succès est un malentendu...

François Berthier est un homme volontairement banal, mais votre regard le rend très attachant.

François manque de confiance en lui, mais il n'a pas toujours été comme ça. Je ne voulais surtout pas qu'il soit un perdant. On imagine que, quelques années plus tôt, il avait de l'ambition, il y croyait, et puis quelque chose s'est éteint. L'usure du quotidien a fait son travail. Il est devenu malgré lui un personnage à la Gogol, un peu étriqué. Quand arrive la journée du mardi, le personnage renoue avec cette ancienne identité.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

Mais finalement, cette idée du bonheur finit par l'angoisser...

C'est ça le paradoxe du film. *A priori*, chacun aspire au succès et à la réussite, chacun veut vivre un grand amour... Mais au fond de soi, est-ce qu'on est vraiment taillé pour ce bonheur ? Cela nous amène au sentiment qui commande tout le personnage de François, à savoir «l'indignité».

Vous ne donnez pas les raisons psychologiques de cette «indignité».

Cela ne correspond pas au style du film. On aurait pu écrire une scène avec les parents du personnage, on aurait compris par exemple qu'il n'avait jamais été regardé... mais cela nous entraînait ailleurs ! Par contre, on s'arrête sur l'angoisse de François, cette peur qu'il a de décevoir les gens. Il est certain que plus vous avez de succès, plus vous avez de comptes à rendre. C'est ça la terreur dans laquelle vit notre héros, celle de devoir «assurer»...

Le coût de la vie montrait que l'argent ne fait pas le bonheur, et maintenant vous racontez que le bonheur ne rend pas forcément heureux !

Maupassant disait : «Le bonheur n'est pas quelque chose de gai». Quant à moi, je ne veux pas du tout faire le procès du bonheur, au contraire ! Je pense sincèrement qu'il faut tenter de se débarrasser au maximum de ses névroses et profiter de la chance d'être en vie. Mais, il y a dans le bonheur tranquille une insolence, une autosatisfaction qui sont effrayantes. Dans le film, c'est la grande affiche publicitaire, la famille souriante avec les trois enfants. Ce cliché du bonheur a quelque chose d'anesthésié qui fait peur.

François dit, «chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'agréable, je vais payer l'addition.»

Oui, c'est une vieille forme de culpabilité catholique à laquelle je ne me sens pas complètement étranger ! François a du mal à lâcher prise. Par opposition, on trouve le personnage de Marion, joué par Constance Dollé, qui vit une forme d'adhésion au monde. C'est une fille simple qui cherche naturellement le plaisir et la jouissance et oblige le personnage de François à se positionner.

La scène des rollers dans Paris est vécue comme une scène d'apaisement...

Pour cette scène, j'ai essayé de trouver un équivalent visuel des moments d'intimité amoureuse dans les films de Woody Allen. Chaque fois qu'il veut rapprocher deux personnages, il les met sous

la pluie ! Je voulais un moment de complicité entre François et cette fille croisée dans le self. Marion est une promesse de sensualité. Il y a dans leur rencontre quelque chose de tendre et de ludique, sans conséquence. Avec les rollers, François est en état d'apesanteur, il flotte littéralement. Il est en accord avec lui-même, avec le monde. Tout se passe sans un mot, ils se regardent, ils se prennent la main...

À partir de quel stade avez-vous songé à Benoît Poelvoorde pour le personnage de François ?

Assez vite, nous lui avons donné un premier état du scénario. L'histoire était encore très perfectible, mais il y a quelque chose du personnage qui a résonné en lui. Comme le héros, Benoît vit la reconnaissance et le succès, mais c'est quelqu'un de trop intelligent et de trop sensible pour ne pas en ressentir toute l'incongruité. Non pas qu'il se vive comme un imposteur pour autant ! Ce qui est beau et touchant chez Benoît, c'est cette inquiétude, cette fragilité. Il y a toujours en lui l'enfant qui faisait rire ses camarades en pension à Namur, avec ce désir d'être aimé et accepté.

Qu'avez-vous particulièrement apprécié chez lui ?

La première qualité d'acteur de Benoît, c'est d'abord son désir de jouer avec ses partenaires. Benoît n'est pas un acteur solitaire, il a besoin des autres comédiens pour s'oublier et se dépasser. Son besoin de logique exige des réponses précises qui sont aussi comme des freins qu'il se donne pour mieux les transgresser.

Aujourd'hui, Benoît est à un stade où il ne veut plus être un amuseur. Il veut explorer un personnage, et il attend d'être aidé et guidé par le metteur en scène. Il est obsédé par le désir de ne pas en faire trop. Pas une seule fois, il n'a proposé une idée pour la simple raison qu'elle serait comique ! Benoît, c'est le personnage avant tout.

Il montre une palette étonnante dans votre film...

C'est vrai qu'il passe dans des humeurs complètement différentes. Il n'y a aucune mesure entre le personnage inhibé du début et le François dévastateur de la fin du film ! Rares sont les comédiens qui peuvent passer avec une telle aisance d'un registre à un autre. La dualité du ton du film passe par celle du personnage : Benoît a la capacité de révolte tout autant que l'humilité mélancolique...

Autour de François, vous avez placé des seconds rôles caractéristiques qui enrichissent le thème. Par exemple, comment est venue l'idée du vigile bonapartiste ?

Chaque personnage est une déclinaison possible de François. Le vigile interprété par Rufus représente ce que François pourrait devenir vingt ans plus tard. Cet homme a cessé d'y croire, il n'attend plus rien de la vie, c'est vraiment l'homme du souterrain décrit par Dostoïevski. Sa femme l'a quitté, il est vigile, au bas de l'échelle sociale. Dans le premier scénario, c'était un personnage quasi lepéniste, nourri de haine et de ressentiment. À la fin du film, il s'enfermait même dans la banque avec une bombe ! J'ai voulu éclaircir le personnage pour rester dans le ton du film et c'est comme ça qu'est arrivée l'idée de sa passion pour Napoléon. On en fait un héros déchu, un homme qui rêve de grandeur et de gloire passée. Il est scotché à sa nostalgie et François va faire l'effort de le sortir de là. Il va essayer de lui redonner une raison de vivre au présent.

On assiste au retour de Robert Castel...

Là aussi, c'est un personnage qui est un peu le symétrique de François. Comme lui, il vit une subite embellie avec l'arrivée d'un chèque mirobolant, dû à un héritage. On a la même situation avec les gens qui gagnent au Loto, il y en a que ça déprime totalement. L'infini des possibles est tellement vaste qu'ils ne savent plus quel est leur désir ! Il y a évidemment une ressource comique à cette paralysie effrayante par excès de bonheur.

Vous installez aussi un écrivain lauréat du Goncourt et qui perd l'inspiration !

Mais vous savez que ce personnage existe vraiment ! C'est Jean Carrière, qui a obtenu le Goncourt avec *L'épervier* de Maheux. Il a raconté dans un livre poignant à quel point ce succès l'avait tétanisé.

Comment s'est fait le choix des autres comédiens ?

J'ai voulu éviter le côté «guest stars», des acteurs connus qui viennent tourner quelques jours. La notoriété de Benoît suffisait et me permettait d'établir une distribution avec d'excellents acteurs qui ne sont pas nécessairement des vedettes. Anne Consigny, Bernard Bloch, Anne Le Ny qui joue la secrétaire débordée, apportent une authenticité à l'univers du film. Quant à Rufus, seul acteur plus connu, il amène sa démesure au vigile nostalgique de Napoléon...



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

Vous évoquiez tout à l'heure les dessins de Sempé : cela vous a-t-il servi d'inspiration visuelle ?

Tout à fait. C'est l'image des petits personnages perdus dans l'espace. On retrouve ça aussi chez Tati. Visuellement, j'avais un souci de stylisation, comme par exemple le bureau de Benoît, un angle fermé dans des cloisons de béton. C'était le hall d'un centre d'exposition et nous y avons aménagé la banque qui sert de décor au film. C'est vraiment le mélange idéal : on part de décors réels et on les transforme en ajoutant des cloisons, des faux murs... Je tenais à une sorte d'abstraction quotidienne, un familier décalé. J'ai évité les rues de Paris pour privilégier des décors élégants et un peu vides, comme ceux de la galerie marchande.

Vous vous autorisez aussi une grande liberté de ton, comme par exemple une séquence de comédie musicale.

La comédie musicale est par principe même une embellie. On est dans une rue de New York ou dans Central Park et brusquement, le quotidien s'éclaire, devient plus léger. Les personnages esquissent un pas de danse, ils fredonnent une chanson et c'est la réalité qui s'enchant. Dans un film qui raconte le passage du gris à la lumière, la comédie musicale était un passage obligé ! Et bien sûr il me plaisait de rendre hommage, le temps d'une séquence, au cinéma de Jacques Demy. Les premières images baignent dans le gris, les personnages portent des habits neutres, puis tout à coup arrivent la couleur, et la musique bien sûr. L'expérience de François Berthier se confond avec celle du spectateur qui va au cinéma pour vivre une embellie à sa façon. C'est ce que disait Truffaut dans LA NUIT AMÉRICAINE, «au cinéma, il n'y a pas de temps morts, pas d'embouteillage. Les films avancent comme des trains...» Je crois à la fonction euphorisante du cinéma. C'est pour cela aussi que j'ai demandé une musique émotionnelle, au compositeur Philippe Rombi. Il a écrit une partition qui ne fait pas spécialement «comédie» mais qui prolonge l'état intérieur du personnage.

Votre film pourrait presque être l'illustration de cette phrase de Maeterlinck : «Être heureux, c'est avoir surmonté l'inquiétude du bonheur».

Je ne la connaissais pas, c'est vrai que ça résume tout. Je voulais que le dernier moment du film soit paroxystique. Le personnage n'en peut plus de ce bonheur, il n'aspire qu'à une seule chose, c'est revenir à son état originel, à cette première journée où il était dans sa léthargie et sa frustration. Au moins pouvait-il penser que cet état-là, il l'avait choisi ! Le cauchemar de François, c'est que la réalité dans son ensemble se met à lui sourire. Il y a là quelque chose de totalitaire, c'est «le Meilleur des Mondes» d'Huxley ! C'est contre cette obligation du succès

que le personnage se révolte à la fin. Du reste, j'avais tourné plusieurs plans de caméras de surveillance tout au long du film. Il y avait un côté LES MILLE YEUX DU DR MABUSE ! J'ai beaucoup réduit cette dimension paranoïaque au montage. À la fin, le personnage comprend qu'il a été filmé, qu'il est l'objet d'une expérience..

C'est la réalité d'une certaine façon : François Berthier se déplace bien sous l'œil de votre caméra !

Oui. J'aime beaucoup ces moments où les personnages se révoltent contre les auteurs. Une des plus belles scènes de VERTIGO est ce moment où James Stewart comprend qu'il a été dupé, manipulé. Tout ce qu'il a cru être la vérité de cette femme, Madeleine, ses regards langoureux, sa démarche, son costume, tout cela était mis en scène. C'est un peu le cas à la fin DU JOUR AU LENDEMAIN, le personnage refuse d'être le jouet du metteur en scène.

Cette révolte a quelque chose d'optimiste..

Je crois, oui. La machine à café qui se dérègle à la fin marque le retour de l'accident. Ce qui disait sa misère et son échec devient à la fin un signe positif, la marque du chaos du monde. Je crois que, dans ce désordre, chacun peut trouver sa place. Tout n'est pas programmé, on est sorti de l'obligation du bonheur... pour le meilleur et pour le pire !

Entretien réalisé par Gaillac-Morgue.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31



ENTRETIEN AVEC BENOÎT POELVOORDE

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

C'est un film «délicat», ce qui est plutôt rare au cinéma et nouveau pour moi... Dès la lecture du premier scénario, j'ai été séduit par le sujet et la façon dont il est traité. Ce film est une fable sur le bonheur, une réflexion sur le désir. Aujourd'hui on est presque obligé de s'engager dans une course frénétique au bonheur. Quel est notre rapport entre des petites choses infimes censées contribuer à nous rendre heureux dans notre quotidien et l'idée absolue que nous avons du bonheur ? Et puis cette question du bonheur sur laquelle on peut développer une quantité de thèmes, c'est un vrai sujet de philo, tout le monde a un point de vue sur l'image qu'il s'en fait. La façon dont Philippe Le Guay aborde la complexité de ce sujet est intéressante. Car finalement pour François, mon personnage, trouver son bonheur, c'est retrouver son malheur !

En passant par de drôles d'états !

Oui, toutes ses évolutions sont intéressantes pour un acteur. C'est excitant de jouer un personnage complètement éteint qui découvre qu'il peut être heureux. Puis il commence à s'angoisser jusqu'à être parano, il devient agressif, pour finir dans une sorte de béatitude... J'aime bien cet homme extrêmement gentil, je n'avais jamais joué quelqu'un de très gentil.

En fait, votre personnage est en quête d'un bonheur tranquille.

Il n'a pas de grandes ambitions. Il y a des gens qui par exemple savent très bien qu'ils ne pourront jamais sortir avec un top model, l'idée même ne leur traverse pas l'esprit. Si tout à coup une très, très jolie fille arrive dans leur vie, ils se retrouvent totalement ébranlés et angoissés. Ils vont pour la première fois remettre en question l'idée de leur séduction, le fait de mériter ou de ne pas mériter une si jolie fille. Et comment vivre avec cette beauté ? C'est-à-dire qu'ils sont confrontés à accepter, ou non, que d'autres gens la convoitent, à devoir faire en sorte qu'elle ne s'ennuie pas, etc. Le film c'est un peu ça. Ce type n'a jamais rien demandé, et on lui donne bien plus que ce qu'il n'osait espérer. Alors devoir vivre avec ce plus, c'est «plus» compliqué. Le bonheur ce peut être le paradis ou l'enfer... J'apprécie que la fin du film reste ouverte. Ce serait dangereux d'aborder des sujets aussi universels en y imposant un sens définitif.

François est extrêmement lucide, il dit, «Chaque fois qu'il m'arrive quelque chose d'agréable, je vais payer l'addition.», ou encore, «Le bonheur ne dure jamais, ce qu'on te donne, on te le reprend.»

Disons qu'il est courageux mais pas téméraire. Il se dit, autant ne rien espérer pour ne pas être déçu. C'est un point de vue acceptable, on peut le comprendre. Moi, je me dis toujours, «ne te fais pas si petit,

tu n'es pas si grand». Chacun d'entre nous se fait sa propre image du bonheur. Une des séquences que je préfère c'est celle du self où quelqu'un juste avant lui choisit la dernière tartelette, celle précisément dont il avait envie. Et du jour au lendemain, il reste une tartelette : elle l'attend, elle est pour lui ! C'est l'histoire de la tartine qui tombe toujours du côté de la confiture, jusqu'au jour où elle tombe du bon côté. Déjà sur cette idée, on peut débattre pendant des heures ! Est-ce que l'on doit accepter cela comme un coup de chance, ou chercher à rationaliser, à se plonger dans l'étude des phénomènes de gravité ou autres théories ? Dans le film, François veut comprendre ce qui lui arrive, il appelle la météo, etc. Pourquoi le monde aurait-t-il changé malgré lui, c'est troublant. Cette histoire évoque aussi le thème de l'imposture et de l'indignité, thèmes qui fascinent Philippe Le Guay. En fait, ce film ressemble vraiment à son réalisateur. Philippe Le Guay est un garçon délicat, il entretient un rapport particulier à la mélancolie qui l'amène à compliquer son rapport au monde...

Finalelement, François accédera au bonheur en étant libre de ses choix.

Oui, il est plus heureux dans un quotidien sans risque. En fait, chacun de nous se détermine plus ou moins selon son instinct de conservation, son espace de survie. François préfère revenir à un état stationnaire, cette forme de malheur entendu lui assure un équilibre. À partir du moment où il assume cette espèce de vie, certes un peu ennuyeuse pour certains, il est à même de l'apprécier. C'est «son» bonheur. Et là, le film rejoint la fable : le bonheur est devant toi, même si tu l'as coloré en noir. Combien de gens se trompent de fauteuils, ils restent pendant des années sur un siège très beau et très cher qui leur fait mal aux fesses. Combien se retrouvent le cul par terre parce qu'ils hésitent entre deux chaises ! La maturité chez un homme, c'est quand il sait où est sa place.

Vous ne forcez pas les effets comiques, vous jouez naturellement et sincèrement ce personnage que vous rendez de plus en plus attachant.

J'ai tout de suite été dans le personnage. Sans doute parce qu'il me ressemble un peu... Avec Philippe Le Guay, nous nous sommes inspirés des dessins de Sempé où l'on voit souvent un petit bonhomme perdu dans un univers trop grand et qui demande juste d'être tranquille. C'est l'image de François rencogné dans son minuscule bureau...

Comment avez-vous travaillé ce rôle ?

Finalement, ce personnage a été non pas difficile à jouer mais difficile à doser. L'évolution du personnage, basée sur une variation de répétitions, a demandé un travail précis et délicat. Pour des situations presque identiques, comme avec le livreur de pizza, l'énergie devait être à chaque fois différente et nuancée, soit plus dans la nervosité, soit dans la déception...

Avez-vous, comme François, tendance à vous méfier du bonheur ?

Non, je me méfie plutôt des gens qui courent sans arrêt après le bonheur. Chimère et perte de temps ! Aujourd'hui le bonheur est réduit à des paramètres assez mesquins, des possessions matérielles, une accumulation de biens qui ne suffisent jamais... Je déteste cette quête frénétique du bien-être et tous ces stages de remise en forme ! Le bonheur s'inscrit soit dans le passé, «ah, j'étais heureux à ce moment-là», soit dans la projection qu'«un jour peut être...» La difficulté est d'apprécier le bonheur à l'instant présent, malgré sa durée éphémère. À trop réfléchir, on passe son temps à s'observer comme un rat de laboratoire, et on rate tout.

Vous êtes brusquement passé de l'anonymat au succès. Comment avez-vous vécu ce bonheur soudain ?

Je ne me suis jamais posé la question de vaincre l'anonymat. Tout être humain désire s'exprimer... Et là commencent les difficultés pour l'homme d'exister dans un monde où il y a une multitude d'autres dont il faut se démarquer. Et en même temps, sans les autres... pas de raison d'être. Qu'est-ce qui nous donne le sentiment d'exister, l'amour, la réussite ? Le seul danger serait que ce succès m'empêche d'être en accord avec moi-même. Et là, on rejoint le film. Mes angoisses me sont nécessaires pour apprécier mes moments de bonheur. Comme une rage de dents ! Philippe a raison, il y a des résonances de François Berthier chez moi, car j'ai tendance à faire l'autruche. Je ne veux pas regarder de trop près ce qui va bien ou mal. Je préfère me dire, «ça m'arrivera, et si ça ne vient pas tant pis». Les rares fois où j'ai tendu vers quelques espérances, j'ai été déçu.

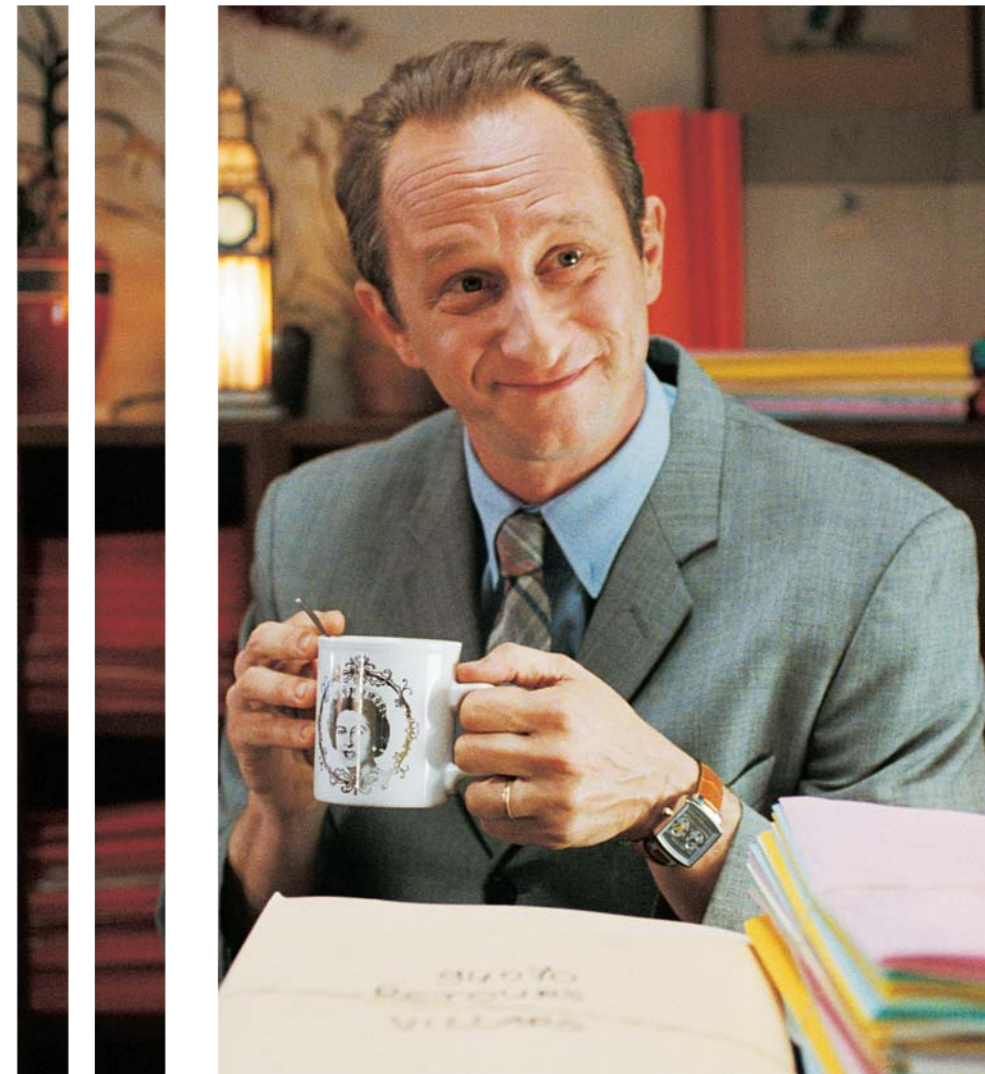
Philippe Le Guay dit, «Ce qui est touchant chez Benoît, c'est cette inquiétude, cette fragilité. Il y a toujours en lui l'enfant qui faisait rire ses camarades en pension à Namur, avec ce désir d'être aimé.»

Oui tout à fait. On choisit ces métiers d'acteur ou de réalisateur, pour être apprécié, reconnu. Je crois que je n'ai pas plus d'inquiétudes que la moyenne des gens. Comme j'ai l'habitude de faire le pitre, on a tendance à me trouver inquiet ou angoissé dès que je deviens un peu sérieux. On a l'impression que je suis tout le temps monté sur pile en train de redessiner le ciel, mais non !

Quelle serait votre définition du bonheur ?

L'instant de bonheur est un moment suspendu, un glissement dans l'espace temps. Contrairement à tout ce qu'on veut nous faire croire en nous proposant des formules de bien-être immuable, le bonheur n'est pas reproductible, c'est ce qui fait son prix. En fait le bonheur, c'est la sensation plus que la possession. Le bonheur est à la fois dense et fragile. Sa fragilité fait sa richesse, et son éphémère sa grandeur. Pour moi, le bonheur, ça serait d'arriver à être en adéquation avec ce que je ressens. C'est pour cela qu'on aime les expédients. Par exemple la griserie de l'alcool peut donner l'impression d'être tout à fait en phase avec soi-même. C'est un leurre bien sûr. Mais qui dit que le simulacre ne vaut pas la réalité ?

Entretien réalisé par Gaillac-Morgue.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

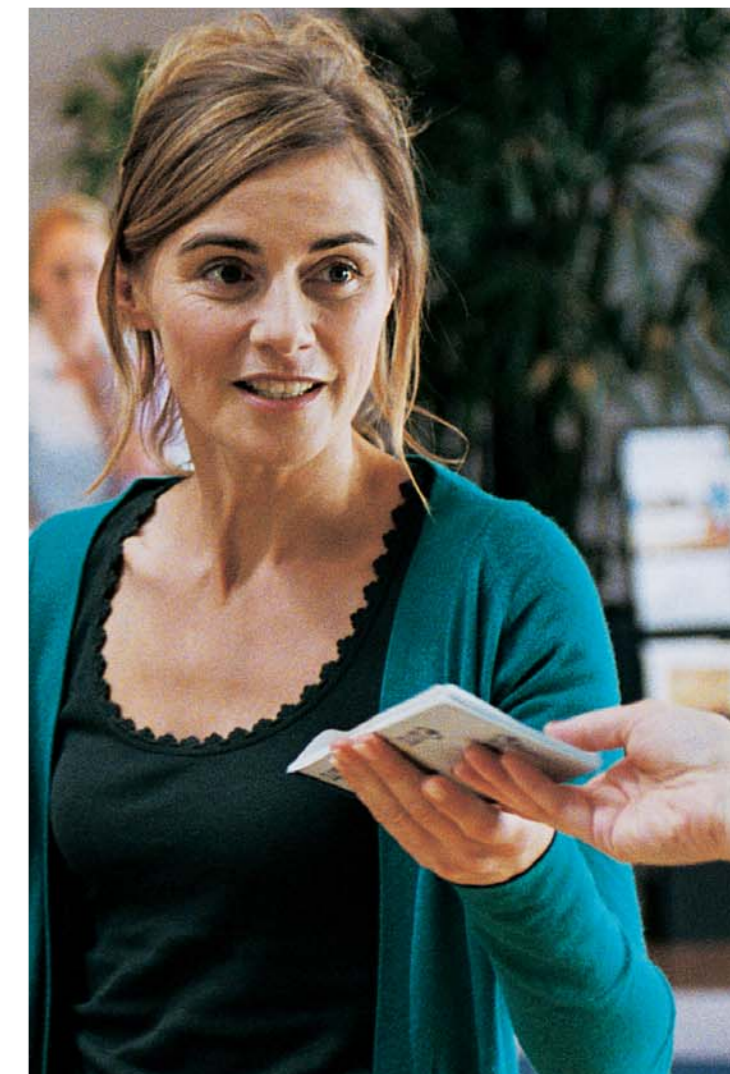
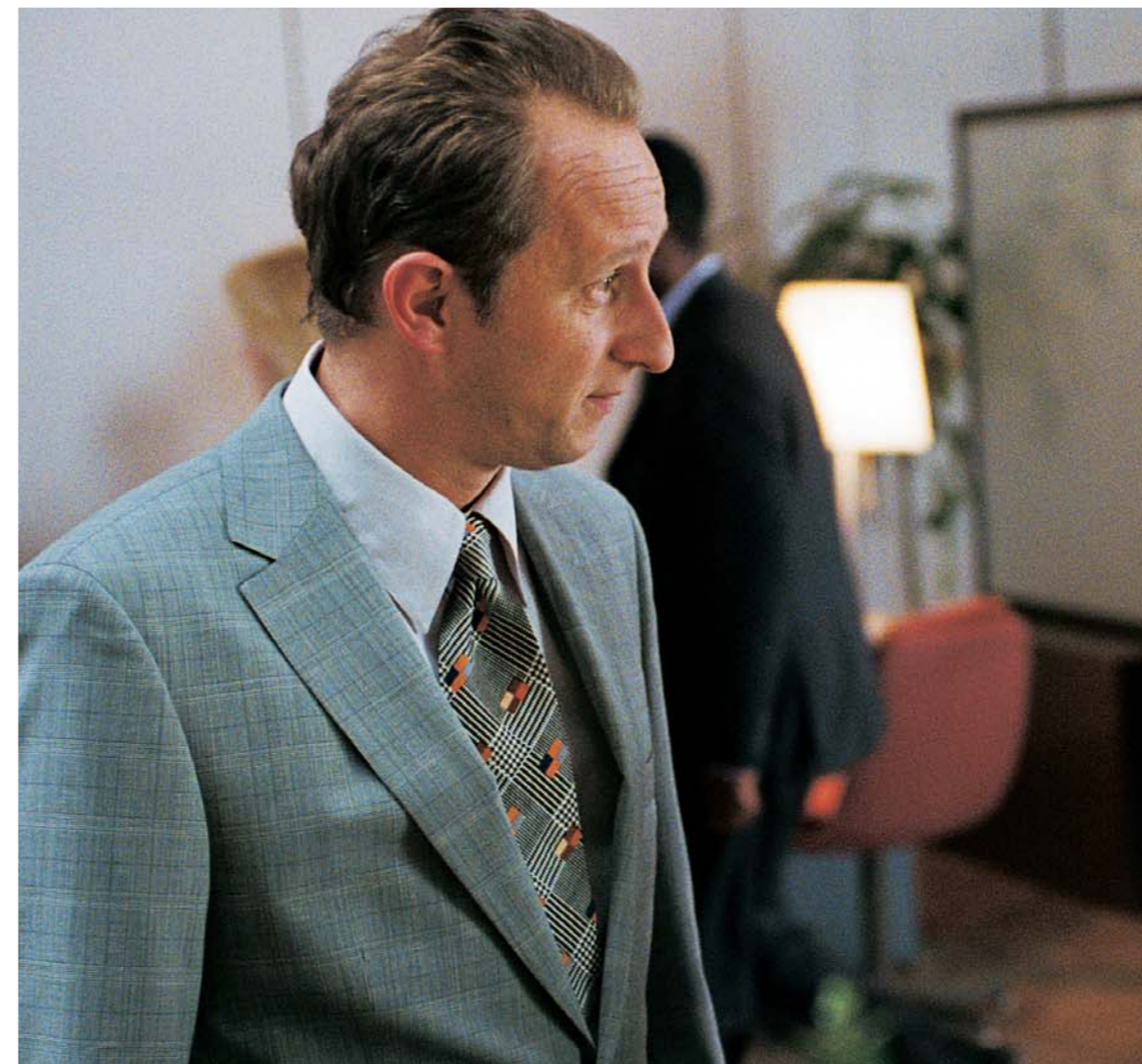


FILMOGRAPHIE PHILIPPE LE GUAY

2006 DU JOUR AU LENDEMAIN
2002 LE COÛT DE LA VIE
2000 TROIS HUIT
1994 L'ANNÉE JULIETTE
1989 LES DEUX FRAGONARDS

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE BENOÎT POELVOORDE

- 2006 DU JOUR AU LENDEMAIN de Philippe Le Guay
2005 SELON CHARLIE... de Nicole Garcia
COW-BOY de Benoît Mariage
ENTRE SES MAINS de Anne Fontaine
2004 NARCO de Tristan Aurouet et Gilles Lellouche
ATOMIK CIRCUS des Frères Poiraud
PODIUM de Yann Moix
2003 RIRE ET CHÂTIMENT de Isabelle Doval
2002 LE BOULET de Alain Berbérian et Frédéric Forestier
2000 LES PORTES DE LA GLOIRE de Christian Merret Palmair
LE VÉLO DE GHISLAIN LAMBERT de Philippe Harel
1998 LES CONVOYEURS ATTENDENT de Benoît Mariage
1997 LES RANDONNEURS de Philippe Harel
1992 C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS de Rémy Belvaux,
André Bonzel et Benoît Poelvoorde





FILMOGRAPHIE ANNE CONSIGNY

- 2006 DU JOUR AU LENDEMAIN de Philippe Le Guay
- 2005 ON VA S'AIMER de Ivan Calberac
- 2004 JE NE SUIS PAS LÀ POUR ÊTRE AIMÉ de Stéphane Brize
- 2003 L'ÉQUIPIER de Philippe Lioret
- 2002 LE BISON de Isabelle Nanty
LA COMPAGNIE DES HOMMES de Arnaud Desplechin
36, QUAI DES ORFÈVRES de Olivier Marchal
- 1985 LE SOULIER DE SATIN de Manuel de Olivera

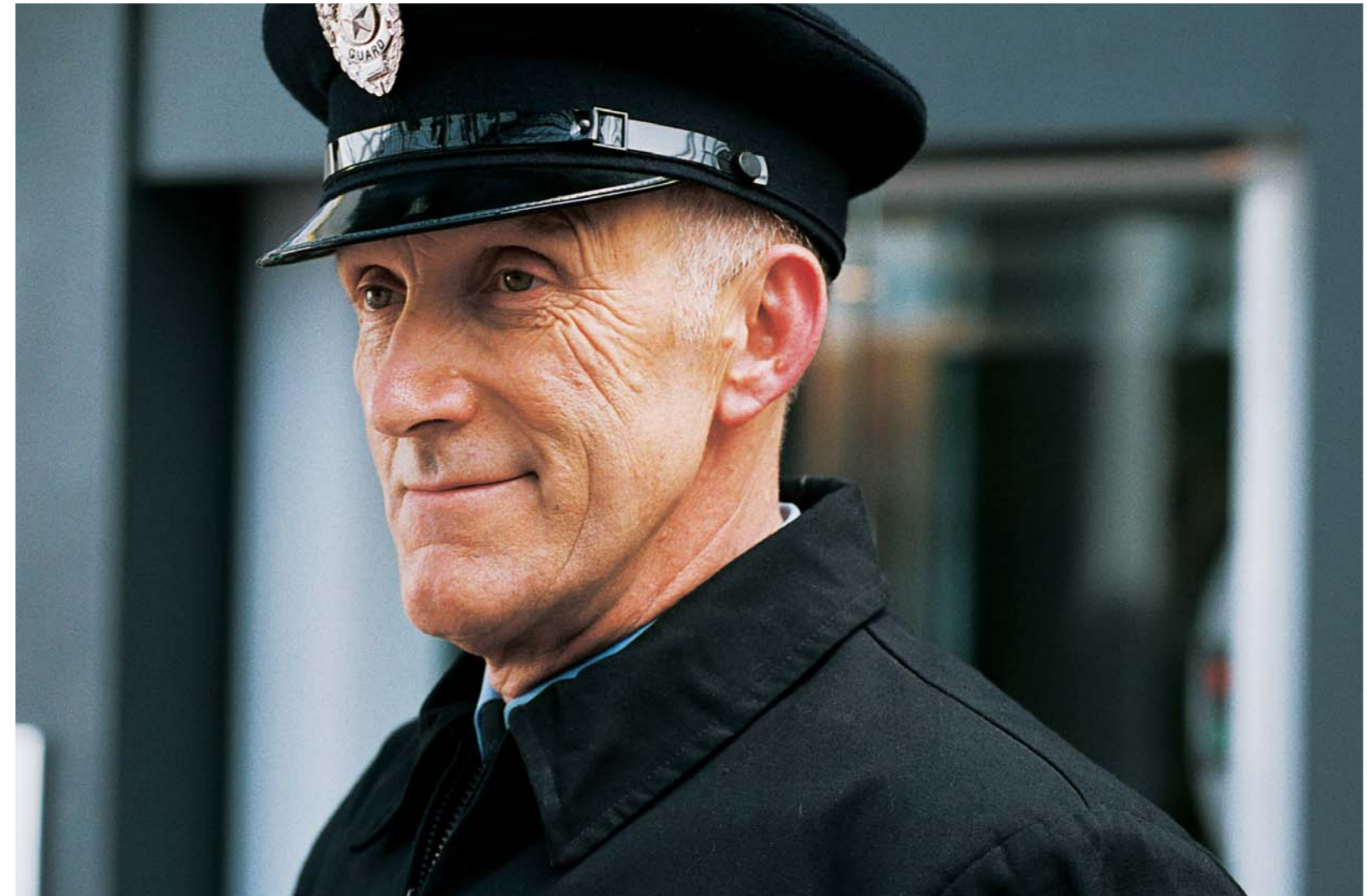


LISTE ARTISTIQUE

François	Benoît Poelvoorde
Caroline	Anne Consigny
Cremer	Rufus
Magne	Bernard Bloch
Marion	Constance Dollé
Mme Delassus	Anne Le Ny
Thierry	Flannan Obé
Mr Plisson	Robert Castel
Laurent	François-Eric Gendron
Collègue François	Lauriane Escaffre
Mr Mercier	Bernard Ballet
Mme Mercier	Manuela Gourary
Médiatrice	Catherine Chevallier
Lucas	Michaël Cohen
Mme Magne	Michelle Marquais
Livreur pizza	Mhamed Arezki

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Philippe Le Guay
Scénario original Olivier Dazat
Adaptation / Dialogues Olivier Dazat & Philippe Le Guay
1er assistant réalisateur Thierry Guérinel
Scripte Josiane Morand
Image Jean-Claude Larrieu
Son Laurent Poirier
Décors Jimmy Vansteenkiste
Costumes Paule Mangenot
Maquillage/Coiffure Corine Maillard / Frédéric Souquet
Montage image Monica Coleman
Montage son Jean Gargonne
Mixage Gérard Rousseau
Photographe de plateau Éric Caro
Direction de production Jean-Jacques Albert
Production Les Films de la Suane
StudioCanal
TF1 Films Productions
K2
Producteur délégué Philippe Rousselet
Producteur associé Etienne Comar



NOTES

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31